



Dans la lignée des deux dossiers proposés dans les Lettres précédentes, l'IRMC a souhaité donner la parole à des chercheurs s'exprimant sur l'actualité sociale maghrébine. Sur la Tunisie, deux concepts clef sont interrogés (la démocratie, la patrie), suivis d'un questionnement sur la réception de « l'évènement » par les sciences sociales, pour terminer sur le regard sensible d'un « voyageur averti » à la redécouverte du sud tunisien. Concernant la Libye, quelques grilles d'analyses sont proposées sur les fondements historiques de la production du leadership, sur la rente pétrolière, ainsi que sur les conditions de reconstruction économique.

DE L'ÉVÈNEMENT À SA SOCIOLOGIE

« D'où tu nous as compris ? Tu nous as fermé la bouche et muselés, tu nous as menés à l'échec, tu nous as enserrés, tu nous as censurés / ils t'ont arrêté les hommes du pays, on t'a renié avec la liberté qui court dans nos veines / 23 ans que tu t'imposes à nous, et aujourd'hui ? Assez du clientélisme, assez de dire n'importe quoi.../ je suis Tunisien, je me suis réveillé, ne dis pas « je t'en prie » et ne dis pas que tu nous as compris », Mohamed Ali Ben Jemaa, texte de rap « *fhemtkoum* » (trad. Stéphanie POUESSEL)

De la culpabilité ressentie dès le 15 janvier (« on a rien vu venir ») aux opportunités de l'évènement (devenir un spécialiste de la révolution ou de la politique en Tunisie), la recherche, celle qui se perçoit comme un savoir de pointe sur la société, vit ces failles en puissance : « Repenser nos concepts » d'une « recherche ébranlée voire effondrée » alors contrainte à une « rupture épistémologique » suite à la « leçon politique », etc. sont quelques auto-flagellations courantes émises durant les nombreux séminaires organisés sur la révolution à Tunis au printemps 2011.

Le bouleversement politique qu'a provoqué la « révolution » n'est-il pas à replacer dans un processus historique et social qui, malgré les émotions qui nous ont laissés sans voix, n'est qu'une étape, aussi importante soit-elle, mais surtout un des possibles du politique. Et l'anthropologie politique, qui a rompu avec une vision structuraliste de la culture au sein de laquelle le changement et l'instabilité apparaissent comme anormaux, permet une intelligibilité des interstices de l'évènement. Ce n'est pas



© Stéphanie Pouessel

un hasard si cette posture fut théorisée dans le contexte colonial en fin de vie (Georges Balandier décrit la « situation coloniale » en 1951). Et la colonisation offre à la situation dictatoriale le dénominateur commun qu'est le rapport de soumission, la condition subalterne dirons-nous aujourd'hui.

L'évènement, lui, s'impose comme une rupture d'intelligibilité, un moment où le temps se distant (cf. la nature irréaliste des heures du 14 janvier après-midi) et où plus rien ne sera comme avant. Sur le coup, il semble dépasser l'entendement (« on n'y croit pas »), d'où le fleurissement de thèses complotiste, manipulatrice ou uniciste (qui cherche un instigateur, qu'il soit représenté par le général Ben Ammar, le jeune immolé Mohamed Bouazizi, « les Américains » ou autre). Face à cet « incroyable », les sciences sociales ne sont pas le « griot de l'évènement »¹ mais « elles définissent l'évènement par la série où il s'inscrit » (Bensa, Fassin 2002).

Au sein de cette « série », prenons des exemples d'usage linguistique en vigueur en janvier 2011. Expression de la « post-arabisation », l'arabe dialectal dans la sphère publique fait figure d'une tunisianité recouvrée (face à une langue française parfois perçue comme périmée et désinvestie au profit de l'anglais, et un arabe littéraire imposant). Au regard de la mobilisation politique de janvier 2011, les usages des langues ont alors largement battu en brèche la représentation culturaliste de celles-ci : si le chef déchu a échoué dans sa tentative de séduction version populisme que fut son dernier discours en arabe dialectal tunisien (« *fhemtkoum* »²), alors s'effondre l'idée d'une identité intrinsèque aux utilisateurs d'une même langue, aussi dialectale soit-elle, mais surtout de valeurs portées par une langue (ici positives, populaires, authentiques, etc.). De manière identique, l'investissement des langues « étrangères » (anglais, italien, etc.) sur les banderoles des manifestants par exemple des sit-in de la Kasbah ou de l'avenue Bourguiba démontre leur caractère utilitaire et stratégique (pour transmettre un message). Inscription dans un nouvel ordre mondial qui n'est plus un face-à-face avec l'« Occident ». Rédiger des banderoles en anglais ou en italien, vise stratégiquement à toucher un public plus large, en dehors du monde arabophone ou

francophone, de la part d'utilisateurs on ne peut plus conscients que le politique se joue, aussi, sur la scène internationale que relaient des médias, alors suivis plus tard ou en simultané via les e-phones.

Au lieu de déceler des spécificités tunisiennes au sens de culture, de traits intrinsèques voire inintelligibles par autrui (islam politique versus appartenance civile³, un peuple qui a recouvré sa liberté ancestrale), force est de décrire l'action, alors universelle, les « règles du jeu » disait Jean Bazin. Ce dernier ouvrirait ainsi la voie à une anthropologie non plus sémiotique (qui cherche à dévoiler un sens caché) mais pragmatique (décrire le choix des actions plausibles dans une conjoncture donnée, les « coups » possibles⁴). Il s'agit autrement dit, d'appréhender, pour reprendre les termes d'Alban Bensa, « une universalité à hauteur humaine »⁵ et non plus décontextualisée.

Ces réflexions seront poursuivies à l'IRMC dans le cadre d'une journée d'étude intitulée « les ruptures politiques et sociales comme évènements ? Représentations et interprétations des révolutions au prisme des sciences sociales ».

Stéphanie POUESSEL

Anthropologue, chercheuse à l'IRMC

1. « L'anthropologue n'est pas le griot de l'évènement », Alban Bensa in Alban Bensa et Eric Fassin, « Les sciences sociales face à l'évènement », *Terrain*, numero-38 - *Qu'est-ce qu'un évènement ?* (mars 2002).

2. Traduction : *je vous ai compris*. Expression qui fait l'objet de parodies et de boutades, symbole du caractère pathétique de la chute de ZABA.

3. À l'instar des réflexions d'Abdelwahab Meddeb : « Le désir de liberté et l'appel à la démocratie ont émané du cœur d'un peuple d'islam informé de la référence occidentale assimilée à un acquis universel dont jouit tout être humain (...) le 14 janvier nous révèle que liberté et démocratie ne sont pas exclusivement assimilables à une genèse chrétienne », *Printemps de Tunis, la métamorphose de l'histoire*, Tunis, Cérés, 2011, p. 11.

4. Rêf Bazin « interpréter ou décrire ». Jean Bazin, « Interpréter ou décrire. Note critique sur la connaissance anthropologique », in Jaques Revel & Nathan Wachtel, eds, *Une école pour les sciences sociales*, Paris, Le Cerf-Éditions de l'EHESS, 1996.

5. Alban Bensa, 2010, *Après Lévi-Strauss, pour une anthropologie à taille humaine*, Paris, Textuel, p. 97.